

Comptes rendus — Book Reviews

NICOLE GAGNON et JEAN HAMELIN. — *L'homme historien. Introduction à la méthodologie de l'histoire*. Avec la participation de André Garon, Jacques Mathieu, Jean-Claude St-Amant, Michel Stewart, Marc Vallières, Nive Voisine. St. Hyacinthe, Qué, Edisem; Paris, Maloine, 1979. 127 p. (« Méthodes des sciences humaines », N° 2).

GUY MASSICOTTE. — *L'histoire problème. La méthode de Lucien Febvre*. St. Hyacinthe, Qué, Edisem; Paris, Maloine, 1981. 122 p. (« Méthodes des sciences humaines », N° 4).

BRUNO JEAN, DAVID MILLAR, MARCEL JUNEAU. — *L'histoire orale*, éd. par NICOLE GAGNON et JEAN HAMELIN. St. Hyacinthe, Qué, Edisem; Paris, Maloine, 1978. 95 p. (« Méthodes des sciences humaines », N° 1).

Voici trois fascicules d'une collection récente de petits « dossiers méthodologiques » qui se veulent tout à la fois denses pour le fond et de format pratique. Cette collection, qui constitue une heureuse initiative, est dirigée par la sociologue Nicole Gagnon et l'historien Jean Hamelin. Étant donné que des trois dossiers ici présentés, *L'homme historien* surtout prête à discussion, nous nous contenterons d'un assez bref signalement des deux autres. Un autre cahier a paru également. Il est de G. Laurence et traite du contenu des médias électroniques.

Le fascicule que Nicole Gagnon et Jean Hamelin ont intitulé *L'homme historien* est un essai surprenant. D'une part, parce qu'il est écrit en deux modes différents: tantôt en langage courant, tantôt selon une logique structurale; d'autre part, parce qu'il tente d'amalgamer plusieurs conceptions parfois divergentes. Ces circonstances, sans doute, en rendent la lecture parfois difficile, ou encore déconcertante. D'où mes hésitations et ma lenteur à en rendre compte. Ses auteurs lui ont certes donné un beau titre, puisqu'il évoque les dernières pages du livre de cet excellent humaniste que fut H.-I. Marrou (*De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1975, pp. 264-66). Quant au texte lui-même, il ne manque certes pas d'idées; bien au contraire, il est trop condensé. On n'y retrouve cependant pas ce beau mûrissement, cette justesse de ton qui font que l'*Apologie* de M. Bloch, les *Combats* de L. Febvre ou le livre de Marrou vieillissent bien. Ou plutôt, lorsqu'on les aperçoit, c'est pas intermittence. Il est vrai que les auteurs, afin de répondre aux questions des étudiants, ont voulu agir rapidement (p. 8).

Ce petit livre procède, en effet, d'une inquiétude, du besoin de « faire le point », que beaucoup d'historiens partagent sans aucun doute, face notamment aux recours, de plus en plus fréquents dans leur discipline, aux autres sciences sociales ou aux techniques quantitatives (pp. 7, 59). C'était déjà la grosse question que se posait Gérard Bouchard, ici même, voici dix ans, en présentant son *Village immobile*: « L'histoire, écrivait-il, peut-elle raisonnablement emprunter à la sociologie et aux autres sciences sociales indéfiniment leurs outils, leurs préoccupations, leurs théories, leur langue et vouloir en même temps préserver son esprit et sa tradition? » Indéfiniment, non bien sûr. Et c'est bien le sens de la réponse que donnait Bouchard lui-même (*Histoire sociale — Social History*, V (avril 1972, pp. 33 et 40). C'est également dans ce sens que les auteurs de *L'homme historien* tentent de répondre, mais cette fois, dans un texte qui résulte de nombreuses discus-

sions — «les tables rondes du jeudi» — avec quelques collègues et étudiants gradués, de formations assez différentes (pp. 7-8, 117). Si bien que ce texte, tout en ayant connu plusieurs versions avant de devenir celui que nous connaissons, laisse deviner des difficultés de coordination et donne l'impression d'un certain manque de fini, sinon de rigueur.

Après un très bref aperçu historiographique remontant à l'Antiquité, puis centré sur la France (16 p.), on trouve trois parties dans ces réflexions: une présentation du «métier d'historien» (30 p.), un chapitre sur l'histoire face à la rationalité contemporaine (38 p.), et un autre sur la fonction de l'histoire (27 p.). Le plan ne manque donc pas d'originalité. Alors que Bouchard avait clairement mis l'accent, dans sa réponse, sur ce qui paraît essentiel dans de larges courants de la pensée historique actuelle: la recherche d'une cohérence malgré la prise en compte de l'indétermination des phénomènes humains, Gagnon et Hamelin semblent voir les choses tout autrement: ils affectionnent opposer l'art ou le récit de l'historien, qui peint ou raconte l'univers du singulier, du temporel, du contingent, de la «liberté» (pp. 11-27, 29, 30, 45, 53-55, 59-61, 70, 99, 103, 118), aux caractères rationnel, cohérent, théorique de la science sociologique et des autres sciences sociales, dont l'univers serait celui de la nécessité (pp. 29, 37, 44-45, 47, 51, 117).

C'est, d'une part, que l'histoire qui est au cœur de leurs préoccupations se veut «humaniste» (p. 9), comme le suggère le titre choisi. On comprendra mieux ce que cela signifie si l'on note que les pages d'historiographie présentent les *Annales* de Febvre et Bloch comme «résolument sociologiques», ou Labrousse comme un historien «à mi-chemin entre l'histoire et l'économique» (pp. 22, 21). Dans ces conditions bien entendu, l'histoire sérielle et, plus largement, l'histoire quantitative des deux ou trois dernières décennies est récusée globalement, parce que trop quantitative ou trop dépendante de fondements théoriques. Somme toute, il semble que l'histoire ne peut qu'être «humaniste». Dès qu'elle tend à devenir scientifique, elle se fait sociologie, économie, etc. Ce n'est donc plus de l'histoire. Quant à l'histoire quantitative, elle se réduit peu à peu «à la dimension diachronique de l'une ou l'autre science sociale» (p. 23). Pourtant, on suppose ailleurs que l'histoire peut être malgré tout «partiellement scientifique» (pp. 43, 59, 108). Quoi qu'il en soit, telle fut sans doute la tendance, disons traditionnelle, des tables rondes du jeudi, mais elle semble s'être accordée, d'une certaine manière, avec une tendance novatrice.

On nous dit aussi, mais seulement en post-scriptum (p. 127), qu'en réalité, le contraste entre histoire et sociologie ne doit pas être mal compris; qu'on a écrit de manière typologique, conceptuelle, selon le mode structural. Sinon les historiens ne pourraient l'accepter (p. 70). Mais de quelle abstraction s'agit-il? De la sociologie, pour «l'usage d'historien», comme on veut bien le dire, assez curieusement du reste, dans cette «postface pour sociologues»? Ou de l'histoire, selon le vœu de certains sociologues? Par bonheur, les quelques pages qui touchent au structuralisme, dans ce cahier pour étudiants, sont très claires (pp. 74-81). Il faut donc décoder, lire le message avec humour. Pour P. Veyne, on le sait, il faut voir le problème avec la logique qui s'impose (*Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971, éd. 1978, pp. 186sv.): pas plus que l'histoire, la sociologie ne concerne vraiment le monde du déterminisme et de la nécessité. La multiplication des théories sociologiques ne peut que confirmer la chose (voir aussi, sur ce point, A. Delobelle, «Épistémologie différentielle et sociologie», thèse de doctorat en sociologie, Université de Louvain-la-Neuve, 1980, pp. 3, 14-20). D'ailleurs, ajoute Veyne, la sociologie générale n'existe pas. Dès lors, ni l'histoire ni la sociologie ne sont scientifiques. Son livre, il est vrai, n'apparaît pas dans la bibliographie de *L'homme historien*. Mais laissons cela: il faut reprendre les choses à un autre niveau.

En réalité, c'est la physique *classique*, qui depuis Newton, a longtemps servi de modèle à toute la recherche scientifique. À tel point qu'on continue, en sciences humaines, à la considérer comme inspiratrice par excellence, à cause de ses possibilités d'analyse expérimentale, de ses capacités de formulation mathématique et de prévision certes, mais plus encore, sans doute, à cause de la fascination qu'exerce son schéma théorique universel. Comme si on refusait de voir: le réductionnisme fut le prix de ces succès et de ce prestige; surtout, ce réductionnisme va en s'amplifiant lorsqu'on tente de l'imiter, des sciences physico-chimiques aux sciences de l'homme, en passant par la biologie; l'évolution de la physique elle-même va dans le sens d'une reconstruction *moderne* qui accepte de moins en moins l'ancien réductionnisme. Si bien que ce sont des physiciens et des chimistes qui, découvrant peu à peu l'irréversibilité, l'indétermination, les singularités, le problème du temps dans la nature qu'ils explorent, en viennent à considérer l'univers newtonien comme un cas particulier, à renouer avec les sciences humaines et avec l'histoire (I. Prigogine et I. Stengers, *La Nouvelle Alliance*, Paris, Gallimard, 1979; Delobelle, «Épistémologie...»). C'est que «la découverte de cet indéterminisme de la matière a provoqué une révolution dans les conceptions qui est loin d'être terminée. Sa maîtrise passe par la mise en œuvre d'une épistémologie et d'une méthodologie nouvelles de la matière» (Delobelle, «Épistémologie...», p. 28).

Si Gagnon et Hamelin évoquent eux-mêmes certains aspects de cette évolution, c'est afin de caractériser la rationalité en sciences humaines et ce qu'elle leur semble devenir chez les historiens (une pensée bricoleuse comme l'a décrite Cl. Lévi-Strauss), particulièrement lorsqu'ils recourent aux concepts de modèles, de structure et de totalité (chap. II). Ces pages sont les plus substantielles du livre, bien qu'elles paraissent souvent s'éloigner de la conception que se font les auteurs de l'histoire humaniste. Elles sont écrites dans une perspective qui ignore les passerelles qui sont en train de s'établir, et qui montrent qu'il ne faut pas s'exagérer l'écart entre les sciences de la nature et certaines sciences humaines, ou entre ces dernières et l'histoire. Ces jonctions, d'ailleurs, tendent à réhabiliter la connaissance historique elle-même:

Débouchant sur les systèmes irréversibles, la physique ne perdra certainement pas l'effet qu'elle peut exercer sur les disciplines, et surtout pas en rencontrant ce qu'on peut tout de même espérer être le meilleur de la discipline de l'historien, qui a les moyens intellectuels de défendre une approche qu'on lui a beaucoup reprochée, celle des singularités (S. Pahaut et I. Stengers, «La découverte des horizons temporels par la physique pose-t-elle une question à l'histoire?» dans *Cahiers de Clio*, n° 67 (1981), p. 49).

De même qu'il y a toute une gradation dans les rapports entre détermination et indétermination, des phénomènes physico-chimiques aux phénomènes humains, il doit y avoir toute une gradation dans les méthodologies des différentes disciplines, de la physique à l'histoire. En physique comme en histoire, jusqu'à un certain point et à *des degrés différents*, la science est un art; la démarche expérimentale, le *dialogue* expérimental est un art, pour reprendre des expressions de Prigogine et Stengers (*La Nouvelle Alliance*, pp. 48-50, 265). On peut dire, en effet, de la démarche de l'historien, quand elle est rigoureuse, qu'elle est partiellement expérimentale, au sens où l'entendent Claude Bernard ou Prigogine. Cela est assez évident lorsque le chercheur «manipule» des sources quantitatives (voir notamment P. Lebrun, «L'histoire économique, une science avec ou sans méthode expérimentale», dans *Archives et bibliothèques de Belgique*, n° spécial, 10, (1973), pp. 139-45). Cela devrait valoir également pour toute recherche historique des historiens de métier.

Je reviens ici au chapitre sur « le métier » précisément, au sujet duquel je me limiterai à deux remarques, à propos du problème et de l'hypothèse. Dire que l'historien « n'a pas besoin d'appliquer les règles de la logique scientifique » pour intellectualiser le problème qu'il choisit d'étudier (p. 31), c'est proposer de travailler de curieuse façon. Lucien Febvre, qui fut, que je sache, profondément historien et humaniste et non sociologue, apprenait à procéder tout autrement. Il suffit de relire quelques-uns de ses comptes rendus particulièrement explicites pour le voir en clair très rapidement (*Combats pour l'histoire*, Paris, Colin, 1953, pp. 117, 173-81 ou 312-13). Écrire ensuite que « l'historien n'a pas d'hypothèse au sens strict du terme » (p. 37), c'est ici encore oublier l'apport de Febvre ; tout comme Claude Bernard, que l'auteur des *Combats* citait volontiers : « L'esprit du savant se trouve en quelque sorte toujours placé entre deux observations, écrivait le physiologiste : l'une qui sert de point de départ au raisonnement, et l'autre qui lui sert de conclusion » (*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Genève, Garnier, 1970, p. 32). Il en va de même de l'historien, quand il travaille correctement, cela, même s'il risque de voir la portée de son travail se limiter à une perspective bien précise, parce qu'il observe ou établit des phénomènes qui sont chargés de sens par nature. Aussi, qu'en dernière analyse, l'hypothèse centrale d'un tel chercheur introduise à « l'interprétation des faits que, au terme de son enquête, il est en mesure de proposer », quoi de plus normal ? Cela ne signifie toutefois nullement que l'hypothèse, ce soit l'interprétation elle-même (p. 37) ! Pas d'hypothèses, pas d'histoire qui vaille, disait Febvre (*Combats...*, p. 23).

Continuons le parallèle entre physique et histoire. En physique comme en histoire, à des degrés différents encore une fois, on « bricole », pour reprendre l'expression des professeurs de Laval à propos de l'interdisciplinarité chez l'historien (p. 70). Il est vrai que je conçois celle-ci comme une exigence supplémentaire de connaissance, mais aussi de rigueur et de cohérence : comme elle me semble l'être chez Labrousse, profondément historien quoi qu'on dise et quelle que fût la richesse de sa formation. De même, en physique comme en histoire, à des degrés différents bien entendu, on s'intéresse aux singularités, aux comportements individuels. Encore qu'il conviendrait de préciser ce que cela signifie en histoire. À lire *L'homme historien*, il semble qu'il s'agisse simplement de « phénomènes ponctuels » (pp. 22-23), ou de biographies (*passim*). Il faut donc relire à ce propos les pages de Marrou (*De la connaissance...*, pp. 291-92), ou celles de R. Mandrou sur l'avènement du collectif (*Histoire sociale — Social History*, 1 (avril 1968), pp. 11-15). Il est vrai qu'on ne parle guère du collectif, et fort peu d'histoire sociale, dans le livre de Gagnon et Hamelin.

On ne peut ici développer davantage. On pourrait cependant poursuivre la comparaison, *mutatis mutandis*, entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme, l'histoire incluse, à propos des rapports entre science et culture, du rôle de l'affectivité dans la recherche, des méthodes analytiques ou synthétiques (explication ou compréhension), de la diversité des thèses en présence, de l'empressement de la critique, etc. (voir notamment Prigogine et Stengers, *La Nouvelle Alliance* ; J. Monod, « La science, valeur suprême de l'homme », dans *Épistémologie et marxisme*, Paris, Union générale d'éditions, 1972 ; Bernard, *Introduction...*, p. vii ; Delobelle, « Épistémologie... ») Toutes ces questions sont comme autant de facettes de la recherche scientifique en général. Quelle que soit l'importance qu'elles puissent prendre en histoire, elles ne sont pas propres à celle-ci, contrairement à ce que *L'homme historien* donne généralement à penser (pp. 11, 22, 28-31, 37, 45, 59, 60-61). Pas toujours cependant : mais alors, c'est comme si, de toute façon, entre « la science contemporaine » et l'histoire, il y avait une sorte de fossé quasi infranchissable (pp. 67-70). Or il n'y a pas de fossé.

Ce n'est pas une question de fossé, mais d'échelon dans l'échelle des rapports entre détermination et indétermination qui sont, à *des degrés divers*, au cœur de toutes les disciplines. Quels que soient leurs postulats, celles-ci sont bien obligées d'en tenir compte d'une manière ou d'une autre. La physique moderne ou la sociologie le montrent suffisamment pour qu'il ne soit nécessaire d'en dire plus ici à cet égard. Or, comme N. Gagnon et J. Hamelin l'admettent parfois eux-mêmes, l'histoire — tout comme les autres disciplines — rencontre le même problème (pp. 61, 117). Il est vrai qu'ils ajoutent malgré cela que « la conscience historique n'aborde pas l'homme comme un élément du cosmos, mais comme un être concret, créateur et libre » (p. 118). Une telle affirmation, qui correspond malheureusement au ton général du livre, est cependant inexacte. Febvre en tout cas — encore lui, mais son influence n'a-t-elle pas été considérable sur l'historiographie française et québécoise, dont quelques représentants sont évoqués au fil de ce livre? — Febvre avait dit excellemment: « L'homme, objet de l'histoire, fait partie de la nature. Il est pour l'histoire ce qu'est la roche pour le minéralogiste, l'animal pour le biologiste, l'étoile pour l'astro-physicien: quelque chose à expliquer. À faire comprendre » (*Combats...*, p. 117). L'histoire s'efforce seulement de rendre compte de la dualité détermination-indétermination tout en refusant de gommer la seconde dimension. C'est ce que Bouchard avait voulu nous montrer dans son article cité plus haut, et c'est bien là ce qui, pour cette discipline, est primordial, et explique.

Ces mises au point sur la situation et les possibilités de l'histoire comme connaissance impliquent évidemment des prolongements à propos de sa fonction sociale. Les thèmes abordés dans le chapitre que *L'homme historien* consacre à ce sujet: les rapports de l'histoire avec la philosophie spéculative de l'histoire, avec l'identité et la mémoire collectives, ou avec l'idéologie, ou encore l'histoire immédiate, ne manquent ni d'idées ni d'intérêt. Pourtant, certaines opinions appellent nécessairement un commentaire. Celle-ci par exemple: « Si l'histoire n'a plus un sens mais de multiples voies possibles ... à quoi bon interroger le passé? » (p. 113). Ou cette autre: « L'histoire est un vécu qui a laissé des traces, sans importance pour le sociologue » (p. 105, à propos d'une sociologie pour l'action que l'on retrouve chez A. Touraine). De telles propositions sont déconcertantes. Quelle est donc la science de l'homme capable de prévision? Faut-il rappeler la question en ce temps de crise, que personne n'a pu prévoir dans l'euphorie d'il y a dix ou quinze ans?

L'histoire ne saurait être une école de solutions toutes faites, mais elle peut être une école de réflexion: l'histoire, « rappel de solutions qui furent celles du passé », écrivait Febvre — « et donc qui ne sauraient être, en aucun cas, celles du présent », ajoutait-il —, « à des questions que l'homme d'aujourd'hui se pose nécessairement ». Elle est, en tout cas, une école de compréhension du monde où nous vivons: « Explication de situations compliquées, au milieu desquelles [l'homme] se débatta moins aveuglément s'il en sait l'origine » (*Combats ...*, p. 42; voir aussi, sur ce thème, *Cahiers de Clio*, n° 67 (1981), pp. 5-47). Comment des hommes, si avides soient-ils de « peser sur l'histoire », pourraient-ils le faire de façon positive en prétendant tout ignorer d'elle? C'est vouloir marcher comme les aveugles de Breughel!

Pour quelques novateurs ou quelques audacieux, comme on voudra, elle devrait d'ailleurs participer à la prospective: « L'histoire, science humaine du passé ... pour une compréhension agissante du présent », dit P. Chaunu aujourd'hui. Il précise en outre: « en vue d'un aménagement prospectif de la mince couche de futur sur lequel nos sociétés peuvent espérer avoir quelque prise » (*Histoire, science sociale*, Paris, Sedes, 1974, p. 15). L'histoire prospective, en effet, telle que s'y

essaie Chaunu en s'appuyant notamment sur la longue durée, est une dimension de notre métier que l'on ne pratique sans doute pas suffisamment. Il est clair qu'elle pourrait contribuer efficacement à la prospective tout court. Il ne s'agit pas de prévision bien entendu, mais bien de *prospective*, c'est-à-dire d'effort de reconstitution des alternatives d'avenir possibles, puis de classement de celles-ci, d'établissement d'une hiérarchie, comme nous le suggèrent certains physiiciens (Pahaut et Stengers, «La découverte...», pp. 51-52). C'est donc tout autre chose que de raisonner, face à l'indétermination, comme si elle n'existait pas.

Pour conclure d'un mot, disons que *L'homme historien* est un petit livre dense, qui peut être fort utile, notamment par ses encarts de caractère didactique sur une série de sujets: la critique historique, la théorie ou la problématique sous-jacente à tel ou tel ouvrage, etc. Mais c'est un livre qu'il faut utiliser avec une grande circonspection.

La parution de l'étude de Guy Massicotte sur *L'histoire problème* chez Lucien Febvre, à la suite de celle de Gagnon et Hamelin dans la même collection, ne manque pas d'à-propos. D'une part, parce que l'apport du fondateur des *Annales*, on vient de le voir, est plutôt négligé dans *L'homme historien*, mais plus encore parce que Massicotte analyse la problématique qui est au cœur de quelques-unes des œuvres majeures de Febvre, alors que le premier ouvrage que l'on a consacré à ce dernier, celui que H.-D. Mann a publié il y a dix ans, avait mis l'accent sur l'ouverture et la richesse exceptionnelle de la pensée sous-jacente à l'œuvre elle-même (*Lucien Febvre. La pensée vivante d'un historien*, Paris, Colin, 1971, recensé dans *Histoire sociale — Social History*, VII (mai 1975), pp. 175-77).

Ce fascicule sur la problématique du grand historien français comprend quatre chapitres, dont le premier constitue une bonne introduction à sa conception de l'«histoire-problème». Bien que la présentation soit évidemment assez conforme à celle que l'on retrouve principalement dans les *Combats*, elle est ici plus systématique et plus étoffée (pp. 21-42). Glissons deux remarques cependant à propos de cette première partie, l'une de forme et l'autre plus fondamentale: on regrettera tout d'abord que l'auteur ait adopté cette expression assez lourde d'«histoire-problème», plutôt que celle d'«histoire problématique» qu'emploie Febvre lui-même (*Combats...*, p. 42). Par ailleurs, dire qu'autour de 1900 l'histoire en France était contrainte de se faire «sociologie du passé» (pp. 36-37), c'est simplifier les choses dans un sens que l'on a déjà constaté dans *L'homme historien*. Il suffit de relire Mann par exemple (*Lucien Febvre...*, pp. 17-19, 25, 94), ou même certains passages de *L'histoire problème* (pp. 107, 113) pour se convaincre que le tournant vers les *Annales* est beaucoup plus riche. Quant au Febvre de la maturité, sans renier son ouverture initiale, c'est sur l'apport de la linguistique et de la psychologie qu'il insiste davantage (*Combats...*, pp. 147-246; *Pour une histoire à part entière*, Paris, Sevpén, 1962, pp. 829, 843).

Les chapitres deux à quatre analysent ensuite l'évolution de la problématique chez Febvre. Le deuxième, en examinant surtout la thèse sur *Philippe II et la Franche-Comté* (1912), mais aussi le gros article sur «La première Renaissance française» (1924). Massicotte intitule fort justement cette partie «De l'histoire sociale à l'histoire des mentalités». Puis vient le chapitre consacré à «L'individu en histoire», et qui est centré sur *Un destin. Martin Luther* (1928). Le dernier chapitre marque alors l'aboutissement: l'histoire des mentalités, telle que Febvre l'aborde dans *Problème de l'incroyance au XVI^e siècle* (1942) et dans le livre qu'il publie peu après sur Marguerite de Navarre (1944).

On se souvient du bon article que Massicotte a publié dans *Histoire sociale — Social History*, XI (mai 1978): Tout en prenant ses exemples dans l'historiographie

française des problèmes ouvriers, l'auteur montrait que celle-ci était passée d'une histoire-récit qu'il rattachait au positivisme, à une « histoire structurale » (ou modélisante); et qu'au cœur du changement se trouvait précisément l'histoire problématique qui s'inspirait de Lucien Febvre (pp. 183-214). Dans *L'histoire problème*, il veut établir en outre que Febvre incarne lui-même les trois étapes de cette évolution: tandis que le premier essai du pionnier de l'histoire des mentalités (1905) porte la marque de l'histoire-récit (pp. 43-44), le *Problème de l'incroyance et Autour de l'Heptameron* tiennent déjà de l'histoire structurale (pp. 81, 105-6). En quoi il n'a pas tort, au contraire.

Tout en soulignant ainsi la progression d'une œuvre vers sa pleine maturité, Massicotte semble parfois se laisser emporter par cette perspective. Par exemple en exagérant le caractère « essentiellement politique », ou « purement politique » de l'hypothèse de base de Febvre, dans sa thèse sur la Franche-Comté, alors qu'il s'agit déjà d'une hypothèse *socio-politique*, comme nous dirions aujourd'hui (pp. 46-47, 49). Ou encore en grossissant le changement d'attitude de Febvre au sujet du rapport entre individu et société, de son *Luther* à ses derniers livres, alors que ceux-ci ne traitent plus de ce problème mais étudient les personnages de Rabelais ou de Marguerite comme révélateurs des mentalités d'une époque (pp. 69, 83, 85), comme Massicotte l'indique fort bien lui-même (p. 84).

On pourra également regretter que telle ou telle étude de l'artisan de l'histoire problématique n'ait pas été analysée, *La terre et l'évolution humaine* notamment (1922), ou encore l'article si révélateur de 1929: « Une question mal posée » (*Revue historique*, CXVI (1929), p. 1-73). De même, il y avait un beau chapitre à écrire sur la conception des problèmes chez Febvre, d'après les principaux comptes rendus, ou mieux encore, d'après ceux-ci et les préfaces les plus significatives. On ne peut douter que le livre de Massicotte aurait ainsi gagné en richesse, même si la démonstration de l'évolution de l'auteur des *Combats* vers l'histoire structurale eût nécessité quelques nuances.

Ces quelques observations n'enlèvent rien à l'intérêt de *L'histoire problème*. Dans l'ensemble les analyses qu'on y trouve rendent bien compte de l'essentiel. Certes, il ne s'agit pas encore de la grande biographie intellectuelle de Febvre que F. Braudel souhaitait naguère (Mann, *Lucien Febvre...*, p. 7). Ce n'était pas l'objectif de l'auteur. Par contre, c'est un livre qui peut faire réfléchir. Si de surcroît, il pouvait inciter à relire Febvre lui-même, ce serait excellent.

Ce serait une erreur, il me semble, de ne pas rappeler, en terminant, l'édition dans la même collection, par N. Gagnon et J. Hamelin, d'un fort bon petit cahier sur *L'histoire orale*. Cette fois cependant, la présentation du sujet n'a pas la forme d'une étude, comme dans le cas des deux publications dont on vient de parler, mais plutôt d'un dossier: ce fascicule qui a inauguré la série « Méthodes des sciences humaines » comprend quatre textes.

Il débute par une esquisse de la pratique récente de l'histoire orale, ainsi que de l'intérêt de celle-ci et des problèmes qu'elle soulève (pp. 9-38, avec bibliographie). Certes, la perspective de cette introduction de B. Jean est plutôt sociologique, mais elle ne manque pas d'ouverture. L'auteur estime d'ailleurs qu'une science sociale peut, « tout en gardant sa volonté de comprendre et d'expliquer réellement », vouloir « atteindre l'homme, l'humanité dans sa condition particulière et son expérience quotidienne » (pp. 32-33). Une riche interview du praticien de l'histoire orale qu'est David Millar, par Jean également, vient ensuite (pp. 39-54). Voici un exemple parmi d'autres de l'intérêt de cette rencontre: une personnalité est trop complexe, estime Millar, pour qu'un récit de vie puisse nous être rapporté de façon simplement linéaire, à moins qu'il s'agisse d'un récit plus ou

moins préparé. Si la narration est « pleine de pierres d'achoppement, ... de petits chemins qui ne mènent nulle part », de « contradictions personnelles », c'est bon signe: il y a tout lieu de croire qu'on réussit une bonne entrevue (p. 47). Bien entendu, Jean et Millar rappellent tous deux l'importance que l'enquête orale peut avoir en histoire sociale ou en sociologie (pp. 16, 19-21, 54): c'est parfois le seul moyen dont on dispose, en effet, pour recueillir des témoignages de milieux populaires qui, sans cela, risqueraient fort de nous laisser dans l'ignorance de ce qu'ils ont pensé, senti, vécu.

On trouvera dans les pages qui suivent (pp. 55-65) de brèves mais excellentes directives proposées par le linguiste Marcel Juneau pour l'édition de textes d'histoire orale. Et finalement, un exemple d'interview tiré d'un corpus de 145 histoires de vie, réalisé à l'Université Laval, sous la direction de N. Gagnon et J.-P. Montminy. Cet exemple, dont nous n'avons ici que « la première partie » (pp. 71-95), est bien entendu édité selon les directives de Juneau. On ne peut manquer de s'interroger à son sujet cependant: il fut choisi dans la série réalisée à cause de la qualité exceptionnelle de l'informateur et, en même temps, parce qu'il parut « typique des transformations culturelles du Québec des années 40 » (p. 67). On peut se demander si ces deux caractères ne sont pas contradictoires; à moins qu'il s'agisse des transformations culturelles telles que les ont perçues les enquêteurs et non les personnes interrogées. Par ailleurs, on regrettera sans doute que l'interview n'ait pas été publiée intégralement, car le titre choisi « Fin d'une religion », ne correspond qu'en partie, et de façon fort discutable, à l'extrait publié. Les éditeurs nous laissent perplexes sur ces questions.

En somme, *L'histoire orale* est un bon petit dossier sur une forme d'investigation encore peu étudiée, surtout dans les milieux francophones. On ne manquera donc pas de le lire, mais il reste un dossier exploratoire. Il semble s'arrêter, en particulier, au seuil des problèmes d'interprétation.

À tout prendre, cette collection « Méthodes des sciences humaines » pose des jalons sur des sujets fort bien choisis. On souhaiterait cependant que certains des cahiers qu'elle propose puissent bénéficier de quelques améliorations ou compléments, à l'occasion d'une prochaine édition.

Hubert WATELET,
Université d'Ottawa.

* * *

ERIC J. HOBBSBAWM, ed. — *The History of Marxism: Marxism in Marx's Day*. Volume One. Bloomington, Indiana: Indiana University Press, 1982. Pp. xxiv, 349.

This is, ironically, a book for the non-Marxist reader. From it can be gleaned something of the complexity of Marx's and Engels' intellectual and practical work in the cause of socialism as well as an appreciation of the debates, discussions and disagreements that would flow into the post-1900 years when contending Marxisms battled for hegemony within the workers' movement. Comprehension of this diversity is the fundamental starting point for any non-Marxist seeking an understanding of the impact of Marx and Engels in both the past and the present. But if this edited collection may enlighten sceptics and scholastics (should they prove capable of a dispassionate reading of its contents), it will be received with mixed feelings by Marxists themselves.